

## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paraissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.

DORVAL,

ou

L'HOMME LE PLUS HEUREUX DE PARIS.

Quel est l'homme le plus heureux de Paris ? c'est Dorval.... — Quoi ! ce garçon déjà tant soit peu suranné, qui n'a ni maison, ni chevaux, ni voiture, ni gens, homme sans distinction, sans considération, sans existence, et qu'on voit continuellement promener ses complaisances de madame une telle à madame une telle, ce Dorval enfin que je ne voudrais avoir ni pour parent, ni pour associé, ni pour gendre ; mais je ne vois pas en vérité en quoi consiste ce grand bonheur ! — Permis à vous d'en douter : vous n'avez pas approfondi la chose : Ecoutez-moi quelques minutes, et j'espère vous voir bientôt de mon avis. Entendons-nous d'abord sur le sens du mot bonheur, et, de quelque manière qu'on l'envisage, je croirai l'avoir défini avec exactitude, en disant que le bonheur consiste à éprouver le moins de peines possible, et à goûter le plus de jouissances. Trouvez-vous la définition juste ?... c'est convenu. Partons de ce principe, et voyons quelles sont les peines de Dorval.... Aucune, mon cher ; aucune ; il n'a presque rien à dépenser ; ses mille écus de revenu lui suffisent, et vont même au-delà de ses besoins, il ne songe pas à sa table, dinant tous les jours en ville ; sa femme, ses enfans ne le tourmentent pour le présent, ni ne l'inquiètent pour l'avenir. Une des maisons dont il est habité éprouve-t-elle des revers, Dorval dîne chez le voisin, et trouve dans les malheurs de son ancien Amphitryon, un sujet de conver-



sation nouvelle. Enfin la plus grande des calamités vint-elle à se déclarer, celle de la suppression des repas, ou de la réforme des parasites, Dorval n'a-t-il pas et son revenu et ses économies? Ainsi le passé l'intéresse, le présent le charme, l'avenir lui sourit ou du moins ne lui cause aucune inquiétude. Je vous ai peint Dorval sans ennuis, sans chagrins; comptons à présent ses jouissances, s'il est possible. Répandu dans le grand monde ou dans le monde le plus riche de la capitale, chaque jour il s'assied à la table d'un nouveau Lucullus, il a à sa disposition vingt équipages, il ne sait où il ira passer la soirée, tant il reçoit d'invitations; toutes plus pressantes les unes que les autres. C'est un thé par-ci, un punch par-là, et trois ou quatre soupers qui le dédommagent les jours où son appétit ne s'est pas développé de bonne heure. Va-t-on à la campagne? on veut avoir Dorval; faisons une partie de chasse? on veut avoir Dorval; a-t-on une loge pour la pièce nouvelle? la place de Dorval est marquée; heureux quand il veut bien venir l'occuper un moment! Enfin, sans vous entretenir de toutes les bonnes fortunes qu'il a eues dans sa vie, ne parlons que de celles d'hier, car j'ai voulu l'observer dans la journée. Le matin, à neuf heures, Dermont, officier distingué, donnoit un déjeuner d'adieu au café Tortoni, Dorval étoit invité, il a donc déjeuné aux dépens de Dermont. Floricour a un cheval superbe, mais un peu fringant; il n'ose le monter: Dorval lui a rendu ce service, et a été se promener jusqu'à deux heures, au bois, sur le cheval de Floricour: à cinq heures, il dinoit avec moi chez Mondor. Il a donc eu le déjeuner de Dermont, le cheval de Floricour, le dîner de Mondor; et le soir, vers les neuf heures, je l'ai vu, il montoit en tête-à-tête, dans une petite loge des Français, avec la femme de. . . . . — Arrêtez, mon ami, vous me faites une peur de tous les diables: ah! ça, ce n'étoit pas la mienne? — Convenez d'abord avec moi que Dorval est l'homme le plus heureux de Paris. — J'en conviens, soit; mais dites, mon cher, ce n'étoit pas ma femme, au moins? — Non, ce n'étoit pas votre femme. — En ce cas, Dorval est le plus fortuné des hommes; mais il le seroit encore bien davantage si. . . . . — Point de restriction, et convenez avec moi du fait. — Comment donc, seroit-ce ma moitié? — Eh! non, mille fois non; mais. . . . . — Allons, mon ami, je conviens avec vous que Dorval est le plus heureux coquin de la terre: qui dit le plus dit le moins; mais je ne sais pas pourquoi je n'aime pas ce diable de Dorval. . . . .

LE CENTYEUX.

LONGCHAMP.

C'est une époque assez remarquable dans l'année pour que l'on y pense encore quelque temps après qu'il est passé.

Je n'aime point qu'on oublie si vite les choses qui nous ont



été agréables. . . . Je hais que l'on perde trop tôt et même que l'on perde jamais le souvenir des personnes qui nous ont été chères. . . .

Je tombe dans le pathétique. Revenons à Longchamp.

Je n'y suis point allé. Mais ce sera de ma part une réserve très-louable que de n'en point parler : tant d'autres parlent de ce qu'ils n'ont pas vu et de ce qu'ils ne savent pas.

J'entrai chez M<sup>me</sup> de St.-Lucas. . . . Une foule de dames aujourd'hui prennent des noms de saints. Elles veulent toutes se mettre sous la protection de quelque bonne ame. Peut-être ont-elles le dessein de se convertir. En attendant elles entassent folie sur folie, dettes sur dettes.

Quoi qu'il en soit, M<sup>me</sup> de Saint-Lucas se préparoit pour les jours de Longchamp. C'étoit le lundi de la semaine de Pâques. Je l'avois suivie dans les dix pièces de son appartement sans avoir pu trouver le moment de lui présenter mes hommages. Elle avoit des affaires par-dessus la tête. Elle ne voyoit que ses robes, ses chemises, ses pardessus, ses collerettes, ses gants, ses souliers, ses voiles, ses fleurs, ses chapeaux, ses plumes. On eût emporté les meubles et toute la maison qu'elle ne s'en seroit pas aperçue.

Deux femmes - de - chambre étoient occupées à faufiler et coudre des rubans, des dentelles. Il y avoit de quoi habiller dix femmes, et pourtant tout cela n'étoit que pour M<sup>me</sup> de Saint-Lucas.

Il faut bien, disoit-elle, car au moment de partir si le temps vient à changer, s'il fait un peu plus de soleil, ou un peu moins, un peu plus ou un peu moins froid, vous comprenez que la toilette ne peut être la même.

Quand le temps ne changeroit pas, l'idée ne peut-elle pas changer ? Deux costumes complets pour chaque jour, est-ce trop ? Non, sans doute.

Elle essaya une de ses coëffures. C'étoit un simple cercle d'or, ayant par-dérrière une espèce d'étni de vermeil, en forme de queue de dragon. De cet étui partoient trois plumes et une aigrette. L'aigrette étoit droite ; les plumes étoient flottantes et retomboient par étage sur le devant. De sorte que le tout formoit un casque léger, aérien, d'une composition neuve.

Les nouveautés sont aujourd'hui si rares ! Les femmes y attachent tant de prix !

Mais ce prix, qui le paie ? qui fournit à tout cet étalage ? qui solde les mémoires de messieurs les fournisseurs ? Gens officieux qui vous offrent d'abord tout leur magasin, mais que l'on voit ensuite pour des misères, pour quelques cachemires, pour quelques parures de brillans, faire du bruit et des scènes. . . . Qui ? Ma foi, devinez. . . .

LE RÔDEUR.

#### LA LUNE ROUSSE.

A l'époque des équinoxes, surtout de celui de Mars, il survient dans l'atmosphère des changemens subits plus ou moins carac-



térisés, et qui se font sentir sur la mer, comme sur la terre. Alors règne ce que l'on appelle des *roux-vents* ( 1 ), ou vents dont le souffle *roussit* les jets tendres et les feuilles naissantes. De là le nom de *rousse* attaché à la lune durant ses phases du mois d'avril.

~~~~~  
A U R O S S I G N O L.

Que ta voix est triste et plaintive !  
Tendre oiseau , dis-moi tes regrets ;  
Est-ce une amante fugitive  
Que tu pleures dans tes forêts ?

Hélas ! nous gémons ensemble. . .  
Chantre des nuits et de l'amour ,  
Un même destin nous rassemble  
Dans ces bois reculés du jour.

Comme toi je cherche un asyle  
A mes solitaires douleurs ,  
Je fuis comme toi d'une ville  
Où je n'ose verser des pleurs ;

Où mes yeux , chargés de tristesse ,  
Ne trouvent que des yeux sereins ,  
Où le plaisir me dit sans cesse :  
« Quand finiront tes noirs chagrins ? »

Des cœurs heureux , des insensibles  
Que la ville soit le séjour !  
Forêts , sous vos ombres paisibles  
Cachez l'infortune et l'amour !

Echappé de ma servitude ,  
Impatient de soupirer ,  
Cher oiseau , dans ta solitude  
Je viens t'écouter et pleurer.

Ta voix . . . elle irrite ma peine.  
Laisse à mon cœur ces longs soupirs.  
Un rapide essor te ramène  
Près de l'objet de tes desirs.

Des vastes cieux qui vous séparent ,  
Ton aile franchit les déserts ;  
Mais en vain tous mes vœux s'égarent ,  
Et se fatiguent dans les airs.

Hélas ! sous ces mêmes ombrages  
Toujours mes pas sont arrêtés ,  
Et toujours ces mêmes rivages  
De mes larmes sont humectés.

Si comme toi j'avois des ailes ,  
Bientôt mes pleurs seroient taris ;  
Bientôt par des routes nouvelles  
J'aurois volé vers Lycoris.

( 1 ) Voyez ce mot dans le Dictionnaire de Trévoux.  
Ayuntamiento de Madrid



*Extrait d'une Correspondance inédite.*

Novembre 1766.

*Réponse de Madame Geoffrin à une Lettre que M. l'abbé de Breteuil, chancelier de M. le duc d'Orléans, lui avoit écrite à Varsovie.*

NOTA. Que M. l'abbé de Breteuil a une écriture très-difficile. Il fait des ronds et prétend former des lettres. Il écrit comme les autres effacent.

« En voyant le griffonnage, plus griffonnage qu'on ne peut dire, de mon délicieux voisin, j'ai dit, on voit bien la peine qu'il s'est donnée, pour que cela soit parfait en son genre. On m'avoit annoncé ce chef-d'œuvre en m'apprenant que vous aviez fait tailler une plume pour vous surpasser. Hélas ! il ne falloit pas vous donner tant de peine : la patte du premier chat qui seroit tombée sous la vôtre étoit tout juste ce qu'il falloit.

Pour donner à cette belle pièce toute la célébrité qu'elle mérite, je l'ai étendue sur une table et j'ai crié : accourez tous, palatins et palatines, castelans et castelanes, starostes et starostines, enfin, peuples, accourez : voilà un hiéroglyphe à expliquer et dix ducats à gagner. Tous les états sont arrivés, et mes ducats me sont restés. Je n'avois pour toute ressource que les sorciers : mais ceux de ce siècle le sont si peu, que j'aurois encore perdu mon temps. Tout simplement, je me suis adressé à mon cœur : ce cœur si clairvoyant, qui sent si finement tout ce qui est fait pour le toucher, a deviné tout de suite que ce qui étoit *inlisible* pour les yeux, étoit très-lisible pour lui. Il m'a assuré que ces pieds-de-mouche exprimoient des témoignages très-tendres de l'amitié de mon délicieux voisin : j'ai chargé ce bon déchiffreur de vous répondre d'un parfait retour de ma part. »

## L' A G E.

C'est une étrange divinité que ce vieux Saturne qu'on nomme le dieu du Temps. Nous lui devons l'existence. Peu de gens l'en remercient ; beaucoup lui en font un reproche ; tous se plaignent de sa marche. Elle est trop prompte pour celui qui craint ; et trop lente pour celui qui espère. Le créancier voudroit doubler ses ailes, le débiteur voudrait les lui couper.

Ce sont les femmes qui s'en plaignent le plus. La jeune enfant chez qui s'éveille le sentiment ou la curiosité, chante :

On dit qu'à quinze ans,  
On plaît, on aime, on se marie.

Je n'ai que dix ans ;  
C'est encor bien loin de quinze ans.



La mère, d'un autre côté, fredonne :

On dit qu'à trente ans  
Finit le printemps de la vie.  
J'ai deux fois quinze ans ;  
Faut-il donc mourir à trente ans ?

Les femmes ne meurent pourtant point quand elles atteignent cet âge ; elles sont seulement censées s'y fixer. Elles veulent du moins le faire croire , quoique le Temps poursuive sa course pour elles comme pour nous.

Combien d'hommes partagent leur petitesse ! On demandoit à Crébillon s'il étoit vrai qu'il eût 80 ans. Mon baptistaire peut les avoir , répondit-il , ce n'est pas moi. On vous donne plus de 80 ans , dit-on un jour au vieux Monerif. Qu'importe , dit-il avec humeur ; on a beau me les donner , je ne les prends pas.

Pourquoi cette affectation de ne point avouer son âge ? La trace des pas du Temps ne s'imprime-t-elle pas sur tous nos traits ? Et des cheveux noirs en sont-ils moins des cheveux blancs ?

Belles ! votre franchise à cet égard imposeroit silence aux malins ; votre dissimulation excite et peut-être justifie leurs épiigrammes.

J'en ai vu parmi vous qui , par coquetterie , exagéroient leur âge , afin de s'entendre dire que la fraîcheur de leur teint accusoit leur bouche de mensonge.

J'en ai vu qui ne vouloient pas mener leurs filles dans le monde , de peur que ces enfans , grandes comme leurs mères , ne trahissent en se montrant le secret de l'âge de celles-ci.

A quoi bon ces petites ruses ? Paraissent ce que vous êtes : vous ne pouvez qu'y gagner. Au lieu d'être entourées , comme autrefois , de folie et d'illusions , vous le serez de respects , d'égards , et de confiance ; vous aurez le droit de ce franc parler qui vous plait tant ; et vous pourrez abandonner à vos amis votre ame toute entière , sans craindre les rivalités ou les caquets.

Voltaire n'a peut-être pas dit de *vérité plus vraie* (1) que celle-ci :

Qui n'a pas l'esprit de son âge ,  
De son âge a tous les malheurs.

\*\*\*

#### LES DEUX NOCES.

En parcourant ce matin des papiers de famille , j'ai trouvé les deux notes suivantes dont le rapprochement m'a paru assez curieux. La première , presque illisible et sans orthographe , est de la main de ma trisayeule ; l'autre , écrite en fort beaux caractères , est de ma sœur.

(1) Voyez le *Traité philosophique de Figaro sur la bonne et la mauvaise vérité.*



En 1662, mes parens me firent épouser, au sortir du couvent, messire Hercule - Théodore de Croustignac, seigneur de Vantignac, etc., etc., que je n'avais jamais vu.

Tous les membres et les amis de ma famille assistèrent à la bénédiction nuptiale qui nous fut donnée au son des cloches, et au bruit de la mousqueterie de nos vassaux.

J'avois ce jour-là un ajustement de brocard fond vert et argent, une cornette en point de Flandre, avec des girandoles de la plus grande beauté. Deux pages portioient ma queue de quatre aunes de longueur. Je me trouvois fort bien, si ce n'est que mes talons me faisoient souvent perdre l'équilibre et que mon corps m'empêchoit de respirer.

Le festin fut magnifique et dura depuis une heure jusqu'à sept. Deux marcassins, quatre chevreuils et six cochons de lait furent immolés à l'appétit de nos nombreux convives. On y but à proportion.

Quelques jeunes gens, échauffés par la bonne chère, proposèrent un menuet que je dansai avec le Gouverneur de la Province. Les gens âgés jouèrent à la boule ou au lansquenet.

Mon trousseau se composa d'une grande quantité de linge et d'argenterie. J'eus en outre un beau meuble en tapisserie brodée par ma grand'mère, mais je ne reçus que 600 liv. de rentes : mon père en avoit 30,000.

Monsieur de Croustignac se comporta toujours bien avec moi. Au bout de dix années de mariage, j'étois mère de treize beaux enfans.

Le 25 avril 1810, je me suis mariée par inclination à M. L\*\*\*, agent-de-change à Paris, qui m'avoit fait une cour assidue l'hiver précédent au bal de \*\*\*.

Messieurs C\*\*\* et D\*\*\* ont été les seuls témoins de notre union, qui a eu lieu *incognito* dans une chapelle de St.-Roch, à huit heures du matin.

J'étois en simple négligé. Robe de mousseline unie, fort courte, bas à jour, voile d'Angleterre fixé sur ma tête, avec une rose blanche. Point d'autres fleurs ni derubans. Je me trouvois affreuse. Je n'avois point dormi. Mes yeux étoient battus et j'avois un petit bouton à la lèvre.

Quelques amis ont diné avec nous. Le repas étoit sans faste, mais exquis. Point de grosses pièces, mais beaucoup de hors-d'œuvres et de sucreries. Tortoni a fourni pour 30 louis de glaces, sorbets, punch à la romaine, etc.

Nous avons dansé tour-à-tour la walse russe, la sauteuse, le fandango. Nous étions d'une gaité folle. Le banquier X\*\*\* a perdu vingt mille francs à la bouillotte.

J'ai trouvé dans ma corbeille, faite par Teissier, trois cache-mires, dix-huit chemises de batiste superfine, garnies en dentelle, et une vingtaine de robes de fantaisie. Comme les maris commencent à être rares, ma dot a été de 50 mille écus.

Depuis trois ans, je n'ai point encore de rejeton de mon époux.

AL. G\*\*\*.



## CHARADE.

A MADEMOISELLE ARSÈNE.

En prononçant ton nom, commence à me connoître;  
 Mon premier t'appartient aussi bien qu'à l'amour;  
 Pour plaire et captiver, mon second t'a fait naître,  
 Et mon tout est ce mot que je dis l'autre jour,  
 En m'éloignant des lieux dont tu faisois le charme;  
 Ce mot que je te vis répéter sans douleur,  
 De tes yeux que n'a-t-il aussi pour mon bonheur,  
 D'amour et de regret fait couler une larme.

C. DE ST. .... Y.

## O U V R A G E N O U V E A U.

*Mademoiselle de la Fayette, ou le Siècle de Louis XIII*; par  
 Madame de Genlis; 2 vol. in-12, prix : 5 fr. et 6 fr. par la  
 poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augus-  
 tins, n. 9.

## M O D E S.

Il y a des roses moussues qui sont entourées d'une grande  
 quantité de feuilles rondes, longues et pointues, ou plutôt de  
 piquans, qui ressemblent à ceux d'un porc-épic. Aucune des  
 fleurs dont nous avons parlé dans le dernier numéro n'est passée  
 de mode : on porte même encore du lilas. Des fleurs qui res-  
 semblent à celles de l'acacia, se montent en cordon. Huit ou  
 dix cordons réunis au centre de la calote d'un chapeau, y forment  
 une girandole renversée. Les branches de cette girandole des-  
 cendent presque jusqu'au milieu de la forme du chapeau. Si  
 l'on pouvoit dire qu'il y eût pour les chapeaux une mode domi-  
 nante, ce seroit le rose; mais on porte peu de chapeaux d'étoffe.  
 Sur cinquante chapeaux, quarante sont de paille; et, dans ce  
 nombre, il y en a trente de paille d'Italie. Rien de plus simple  
 que la garniture de ces derniers : c'est un fichu de gaze roulé  
 et posé en marmote, qui a pour accompagnement deux plumes  
 blanches.

Les robes se font à guimpe, ou à la vierge, c'est-à-dire à demi-  
 guimpe. Avec les premières on met une colerette à plusieurs rangs;  
 les autres ont pour garniture une bande de mousseline brodée et  
 festonnée, qui est cousue au bord de la coulisse, et qui a une petite  
 tête.

La maison Ybert vient de recevoir de Mulhausen, des piqués  
 fond blanc et fond chamois, à carreaux lilas, citron, bleu barbeau.  
 Les draps gris sont les seuls draps nouveaux qui aient pris la-  
 veur. Les manches sont encore plus larges que de coutume.

À la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1507.

On s'abonne rue Montmartre, N.º 183, près le boulevard.